



44^e édition

FEDERICO LEÓN

Las Ideas

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot

Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

c.willemot@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

Le Monde – 12 mai
Les Inrockuptibles – 28 mai
Mouvement – septembre/octobre
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre
Pariscope – 30 septembre
Les Inrockuptibles.fr – 5 octobre
L'Officiel des spectacles – 7 octobre
Trois couleurs – 7 octobre
Un Fauteuil pour l'orchestre – 9 octobre
Délibéré.fr – 17 octobre

Une programmation indomptable

LA CULTURE N'A PAS SEULEMENT des problèmes en France. Dans l'édition du programme de la vingtième édition du Kunstfestivaldesarts, Christophe Slagmuylder, le directeur du festival, dénonce une tendance actuelle des pouvoirs publics de la Belgique, qui considèrent la culture comme « *proffense* » et pas assez rentable. Réaffirmant, en gras dans le texte, que « *la création artistique est une chose précieuse* », Christophe Slagmuylder développe les grands axes de ses choix et se montre indomptable, en tenant une ligne rigoureuse et excitante. Le programme des deux premiers jours du festival, vendredi 8 et samedi 9 mai, en a témoigné. Outre Corbeaux, de Boudra Oui-

zguen, on pouvait voir deux créations qui viendront au Festival d'automne : *L'encyclopédie de la parole*, de Joris Lacoste, et *Gala, de Jérôme Bel*. Ce ne sont pas les seules : *La Cerisaise*, revue par les tGStAN, et *Las Ideas*, par l'Argentin Federico Leon, seront aussi au Festival d'automne, qui avait programmé en 2014 la création du *Capital et son singe*, mis en scène par Sylvain Creuzevault, et repris au Kunsten cette année.

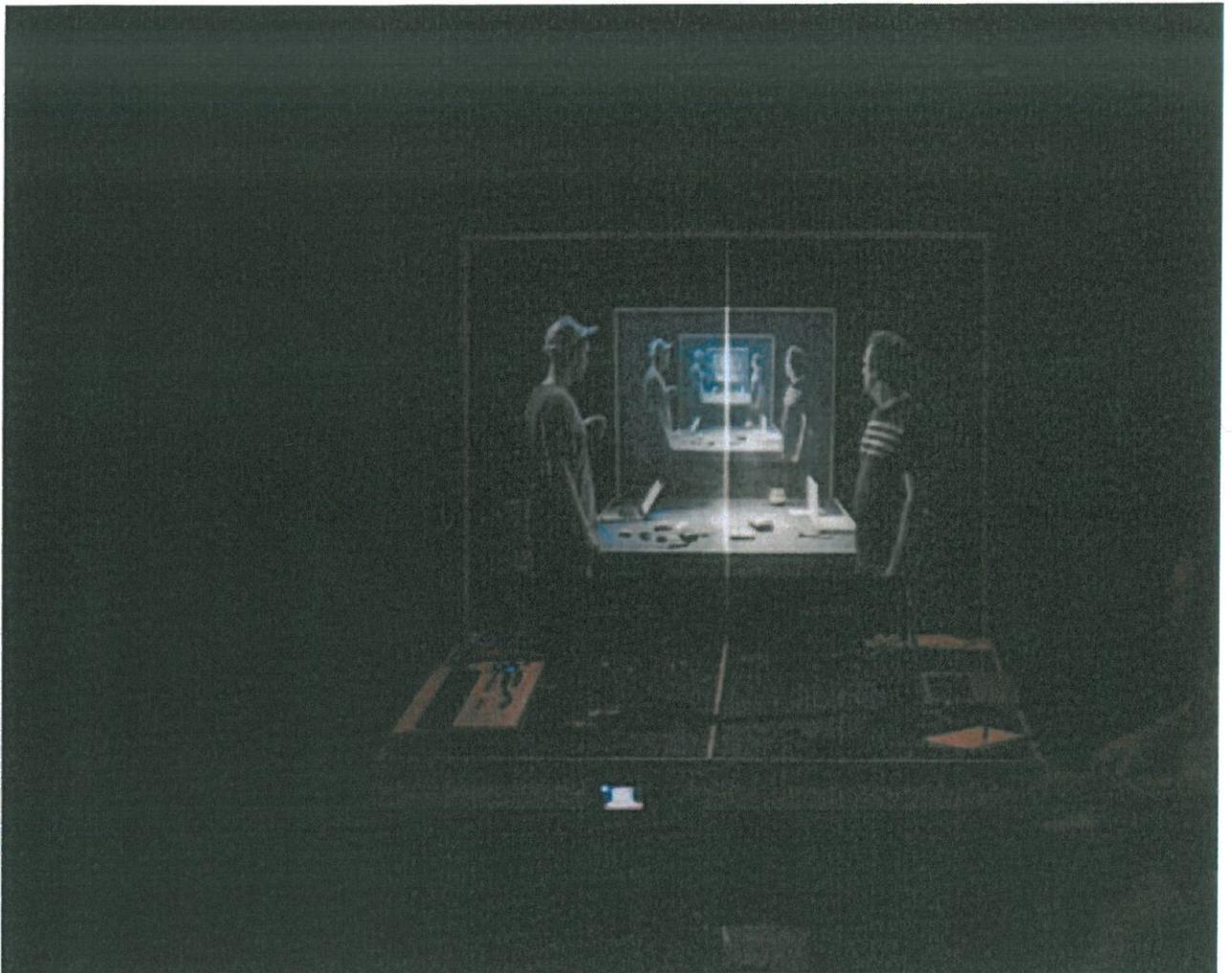
Artistes célèbres et inconnus

Le théâtre, la danse et les arts plastiques forment une belle farandole dans la fête des 20 ans du festival, où des artistes célèbres côtoient des inconnus, à découvrir. Romeo

Castellucci livre *Un usage humain d'être humains*. Boris Charmatz propose une installation sur une occupation fréquente : manger. Jan Lauwers crée *Le Poète aveugle*. Mariano Pensotti revisite l'histoire de son pays, l'Argentine, dans *Cuando vivía a casa voy a ser otro*, qui sera ensuite au Festival d'Avignon. D'autres sont beaucoup moins connus, comme les chorégraphes taiwanais Wen-Chi Su et croate Matija Ferlin. Quant au philosophe Giorgio Agamben, il donnera une conférence sur le statut de l'œuvre d'art aujourd'hui. Une question qui pourrait servir de manifeste à cette édition du Kunsten, forte d'une trentaine de propositions. ■

Les Inrockuptibles – jeudi 28 mai

Le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles tisse avec maestria le réel à la fiction



Une édition flamboyante pour fêter ses vingt ans avec, en fin de parcours, un focus exceptionnel sur l'Argentine et l'Europe centrale.

De Frie Leysen, sa fondatrice, à Christophe Slagmuylde, son directeur actuel, cela fait vingt ans que le Kunstenfestivaldesarts se distingue par la qualité de sa programmation. Véritable tête chercheuse dans le domaine des arts vivants, ce festival propose essentiellement des créations, coproduites pour la plupart. On est loin du catalogue à quoi se résument tant d'autres festivals et c'est, bien sûr, ce qui en fait la singularité et l'excellence.

Le temps que nous partageons est le beau titre du livre édité par le Kunsten à l'occasion de ses vingt ans et il résume parfaitement l'enjeu et le moteur de ce qui l'anime : "(Son) histoire est devenue un prisme à travers lequel nous avons tenté de créer une perspective à la fois sur les arts et sur le monde, et les imbrications réciproques qui font que l'un fait toujours partie de l'autre, et vice versa." Composé de trois actes et deux interludes, il décline, sous formes d'interventions et de contributions des artistes qui ont jalonné son parcours, trois axes de réflexions : l'histoire, la scène et la société. Et comme le Kunsten conjugue depuis toujours accompagnement et fidélité aux artistes avec la découverte de nouveaux talents, ce livre éclaire brillamment les spectacles de l'édition 2015.

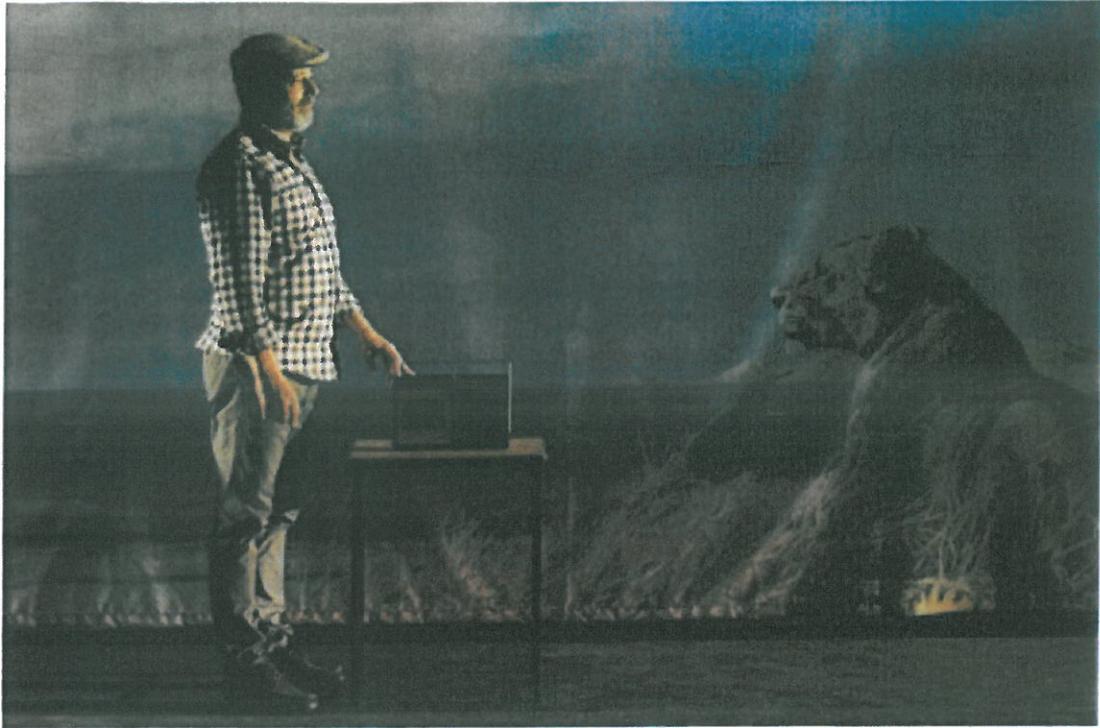
Ainsi du focus sur l'Argentine qui réunit les créations de Federico Leon et de Mariano Pensotti ou le projet de Milo Rau, de l'International Institute of Political Murder. Leur dénominateur commun correspond à l'acte I du livre : *L'histoire est faite d'histoires – fiction et réalité*, dans lequel chacun est représenté. Mais, du rire provoqué par *Las Ideas* de Federico Leon, à la fantaisie distillée par *Cuando vuelva a casa voy a ser otro* de Mariano Pensotti, en passant par la gravité et l'intensité émotionnelle dégageée par *The Dark Ages* de Milo Rau, si les thèmes sont communs, leurs propositions diffèrent radicalement.

Fabriquer du réel

Profondément jubilatoire, *Las ideas* de Federico Leon entraîne le spectateur à partager in situ le processus de création du spectacle qui se trame sous ses yeux. Soit deux amis, Federico Leon et Julian Tello, discutant sur une table de ping-pong où trône un ordinateur et autres accessoires et "*se soumettant à des épreuves par lesquelles ils cherchent à déterminer ce que devrait être le réel dans une pièce, ou ce qu'il est nécessaire de générer afin que la pièce paraisse réelle*". Comment fabriquer du réel qui ait l'air vrai ? Ne vaut-il pas mieux utiliser du vrai whisky ou fumer vraiment de l'herbe plutôt que de les remplacer par du thé ou de l'eucalyptus ? En quoi le faux peut-il se substituer au vrai et pourquoi ? Certes, jouer en étant défoncé modifie le jeu. Mais si l'on doit jouer la défonce, pourquoi ne pas l'être tout simplement ? Mais alors, comment maîtriser le jeu ? L'authenticité est-elle garante de la véracité ? Evidemment, on peut aussi mixer les deux et combiner fiction et réalité. Par exemple, fabriquer une bouteille qui contienne 70% de thé et 30% de whisky...

Questionnement redoublé par la présence de l'ordinateur, troisième larron de *Las Ideas*, outil et acteur en puissance. Outil de falsification pour commencer, avec le film réalisé par l'un des protagonistes autour d'une jeune femme trisomique qui déguise des animaux en animaux : une tortue déguisée en crabe, un chien déguisé en agneau... Première hypothèse : si on charge le film sur YouTube, la fiction deviendra réalité, car elle existera en étant vue. De même qu'en se filmant pendant qu'ils élaborent et expérimentent des actions et en projetant ces images, ils donnent une matérialité au processus de création et en font sa matière, sous forme de mise en abyme aux reflets infinis, *ad nauseam* : "*Lui : Bon, et maintenant nous sommes en train de visionner des images dans lesquelles on nous voit nous en train de visionner d'autres images. Et en même temps, nous sommes en train de filmer le tout. Qu'est-ce que ça donnerait ? ça me donne la nausée.*"

In fine, un processus de création est comme un tamis qui ne garde qu'une partie de tous les essais et tentatives qui préludent à son élaboration. Et s'il s'avère difficile d'en rendre compte scéniquement, l'ordinateur, lui, possède un outil exemplaire pour en faire la démonstration : la poubelle. Mis à contribution, l'ordinateur offre un final étourdissant à *Las Ideas*, sous la forme d'un rêve dans lequel il combine et modifie tous les éléments du spectacle. L'émancipation de la machine est alors à la fois le gage et le gag ultime d'un spectacle qui nous rappelle qu'au théâtre, seule l'illusion est réelle. Et qu'à cette condition, on peut tout lui demander.



Histoire intime et Histoire avec un grand H

Avec Mariano Pensotti, fiction et réalité sont également au cœur de son spectacle, *Cuando vuelva a casa voy a ser otro* ("Lorsque je rentrerai à la maison, je serai autre"). Non pas opposées mais inextricablement liées, elles forment le motif de ce qu'on nomme identité. "Au fil des années, on devient le double de soi-même, avertit Mariano Pensotti. Un double qui est fréquemment le reflet d'une personne qui s'est construite selon un mythe qui n'existe plus."

Son spectacle s'inspire d'un fait réel qui mêle histoire intime et Histoire avec un grand H. "A la fin des années 70, mon père militait pour la révolution et, lorsque la dictature s'est instaurée en Argentine, il a décidé de cacher une série d'objets compromettants (photos, livres, lettres de camarades) au cas où les militaires viendraient perquisitionner notre maison, ce qui a d'ailleurs eu lieu." Enterrés dans le jardin familial, ces objets disparaissent pendant 40 ans. Jusqu'au jour où les nouveaux propriétaires creusent une piscine, retrouvent le sac et le font parvenir à son père : "Il s'est alors retrouvé en possession d'une capsule temporelle renfermant les traces de quelqu'un qu'il avait été et qu'il n'est plus."

L'indice de cette transformation, c'est un objet qui ne ranime aucun souvenir, dont son père ne sait ce qu'il fait au milieu des autres et qui, à la façon d'une enquête policière, sert de fil conducteur à la narration du spectacle. Intriqué aux parcours des personnages de fiction – un metteur en scène, faux double de Mariano Pensotti, confronté à un imposteur qui usurpe son identité de créateur, à sa femme, sa maîtresse, son père, ses collaborateurs et leurs rêves piétinés ou métamorphosés par la vie –, le réel fournit la trame de chacun des tableaux, présentés et scénographiés comme un musée archéologique qui met en scène les éléments du passé. Une esthétique désuète, inspirée par un musée archéologique de Patagonie visité, enfant, par Mariano Pensotti – panoramas mobiles de paysages et d'animaux retraçant la diversité des paysages et des époques en un fondu enchaîné surréaliste, tapis roulants où défilent des objets, reconstitution de scènes de la vie quotidienne – qui permet au spectacle de relier des situations a priori déconnectées entre elles, mais qui participent du même puzzle narratif.

Construit comme un roman en plusieurs chapitres, *Cuando vuelva a casa voy a ser otro* creuse avec humour les implications du postulat énoncé par l'un des personnages : "L'identité, ce n'est pas être soi-même, c'est imiter quelqu'un." S'il faut autant d'humour que d'humilité pour l'accepter, cela constitue aussi le ressort grâce auquel on s'invente constamment, échappant au carcan des déterminismes, avec, pour prix à payer, la conscience que "l'identité est en transformation permanente et, en nous tous, il existe une tension fascinante entre la pulsion et

le désir d'être autre, la tragédie de n'être qu'un et, en contrepoint, l'angoisse de cesser d'être ce que nous sommes."



L'expérience du déracinement

Cette tension identitaire, on la retrouve, viscéralement et exemplairement, dans *The Dark Ages* de Milo Rau, deuxième volet de sa trilogie européenne, après *The Civil Wars*. Cinq acteurs, narrateurs de leur propre histoire, se partagent le plateau et une interrogation commune : sur quelles fondations l'Europe est-elle bâtie ? De par leur âge et leur origine, les protagonistes de *The Dark Ages* évoquent deux ruptures historiques du siècle passé : la fin de la Deuxième Guerre mondiale (1945) et le massacre de Srebrenica (1995). Les archives, matériau de l'Histoire qui s'écrit, servent de décor aux prises de paroles, individuelles et fondées sur la mémoire d'événements vécus intimement. Autant de souvenirs qui dessinent en filigrane, outre la trajectoire de leurs vies, le mouvement de l'Histoire et les bouleversements qu'elle induit, provoque et répète sans fin en des temps et des lieux différents.

Sanja Mitrovic est née en Serbie, Sudbin Music en Bosnie, Vedrana Seksan à Sarajevo, en Serbie-Herzégovine, Valery Tschepanova en Russie et Manfred Zapatka en Allemagne. Tous en commun l'expérience du déracinement et/ou de la guerre. Mais chacun de leur récit est unique, chaque prise de parole nous confronte à cette singularité du théâtre que relève Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne* :

“Le théâtre est l'art politique par excellence ; nulle part ailleurs la sphère politique de la vie humaine n'est transposée en art. De même, c'est le seul art qui ait pour unique sujet l'homme dans ses relations avec autrui.”

Assertion extraite du chapitre L'Action qui s'ouvre sur cette citation d'Isak Dinesen que l'on croirait écrite pour *The Dark Ages* : “Tous les chagrins sont supportables si on en fait un conte ou si on les raconte.”

A l'exception de Sudbin Music, activiste des droits de l'homme après avoir subi la déportation en camp de concentration serbe dans les années 90 et la mort de ses proches, tous les autres sont acteurs “professionnels”. Mais cette distinction s'efface sur le plateau, tant les témoignages qui structurent *The Dark Ages* se font l'écho d'une préoccupation commune à l'Histoire et au théâtre, dont Shakespeare constitue la référence majeure : “Le ‘mal’ existe-t-il, et si oui, y a-t-il une justice s'il nous arrive quelque chose de mal ? Pendant les répétitions,

c'était carrément inquiétant de voir comment des scènes de Hamlet de Shakespeare revenaient à nos acteurs, presque une à une, comme des souvenirs authentiques. (...) The Dark Ages est une pièce sur la condition d'apatride, sur une arrivée sans cesse retardée et finalement impossible dans la 'nouvelle' Europe, sur l'incapacité d'oublier."

Ce faisant, Milo Rau fait du théâtre une arme contre les falsifications de l'Histoire, où la fiction se donne pour ce qu'elle est : un procédé narratif et scénique à même d'épauler et de soutenir l'acteur dans sa restitution du réel. Magistral.

[Kunstenfestivaldesarts](http://www.kfda.be) de Bruxelles, jusqu'au 30 mai. www.kfda.be

Cuando vuelva a casa voy a ser otro, de Mariano Pensotti, du 18 au 25 juillet au [Festival d'Avignon](#).

Las Ideas, de Federico Leon, du 7 au 16 octobre au [Festival d'Automne à Paris](#), théâtre de la Bastille.

par [Fabienne Arvers](#)

Souffles, la chronique théâtre
de Jean-Louis Perrier

LA SCÈNE COMME VIS SANS FIN

Las ideas, la dernière création du metteur en scène argentin Federico León, se déploie sous une partie de ping-pong. Dans une oscillation pendulaire entre le vrai et le faux, entre l'ici, maintenant et l'utopie, ce qui est advenu et se reproduira sans doute, mais pas encore.

En avoir ou pas. Des idées. Federico León passe par l'envers du Théâtre des idées cher à Vitez pour nous soumettre à ses idées de théâtre. Rien de mieux pour se changer les idées. Mais ni à l'endroit, ni à l'instant souhaité. Dans *Las ideas (Les idées)*, le change passe par l'échange. L'auteur-acteur-metteur en scène argentin est à la manœuvre en personne. Les propos lancés à son partenaire Julián Tello et retournés par lui paraissent rapporter des faits sans liens apparents et dessiner des personnages, des rencontres, des gestes plutôt qu'émettre des idées. Ils sont accompagnés d'échanges approximatifs de balles de ping-pong. La table, de taille et de couleur réglementaires, n'est pas sur scène, elle est la scène, avec ses dessous pleins de pieds, de jambes et de gadgets divers.

Le filet forme un chétif quatrième mur. Il place alternativement chaque acteur en spectateur ou en metteur en scène. C'est une indication. Les points marqués négligemment comptés appartiennent à une dialectique qui consiste à amuser la table en soulevant des questions au service. La pièce pourrait s'appeler *Ping-pong* si Adamov n'avait épuisé le titre en démontrant par l'absurde le profit tiré des billards électriques par un système oppressant. Il y a aussi de l'absurde chez Federico León, mais pas de bonus en retour. Raté c'est gagné. L'enjeu est hors-jeu. Des anecdotes, des objets, des images – le moment venu, la table se déploie en écran – suggèrent que ce qui se joue là n'est pas la pièce mais son leurre, un écran de fumée – et il y aura abondance de fumées et de fumettes.

Le circulation des balles et des mots fait tourner les têtes, ping jardin, pong cour, elle latéralise les spectateurs, elle imprime au dialogue ses va-et-vient. Toute balle qui s'égare dans la salle et qu'il faut bien renvoyer est partie prenante d'une mise en condition. Elle dissimule le complot fomenté en amont. La pièce en cours en cache une autre. Une mise en abyme des deux joueurs est une autre mise en jambes. Ils s'observent en imprimant leurs traces sur les traces de leurs traces. Le présent apparent participe d'une autre *illusion comique*, engagée dans un engrenage spatio-temporel. Celui d'une vis sans fin. Un

principe d'incertitude domine la scène et l'écran. La profondeur de champ s'impose comme profondeur de temps.

Comme dans une des pièces précédentes de Federico León, *Yo en el futuro*, le présent apparent de *Las ideas* est anachronisme. Une fois encore, le metteur en scène met à mal la plate idée du théâtre ici et maintenant. Son présent vient d'ailleurs. Sa part visible en scène n'est qu'une émanation, un habillage de ses idées. Il sort d'un travail dissimulé. La réalité de la scène n'a d'égale que son irréalité. Ne parlons pas ne parlons plus de Borges – nous pourrions le faire – mais de Piglia et du théâtre comme utopie. " *Qu'est-ce que l'utopie ?* interroge un de ses personnages. *Le lieu parfait ? Il ne s'agit pas de ça. Avant tout, pour moi, l'exil est l'utopie. Un tel lieu n'existe pas. Le déracinement, l'exode, un espace suspendu dans le temps, entre deux temps – Ce temps mort, entre passé et avenir, voilà pour moi l'utopie. Donc l'exil est l'utopie.* "

Le théâtre de Federico León fait exister ce lieu rêvé qui n'existe pas. C'est en cela peut-être qu'il est aussi profondément argentin. Il émane d'un pays qui ne cesse de se donner des preuves qu'il ne devrait pas exister. Cels s'est produit autrefois et ne manquera pas d'advenir plus tard, mais probablement pas en ce moment. La scène de *Las ideas* s'ajuste à cet espace suspendu entre deux temps, à ce temps suspendu entre deux espaces, à cette oscillation pendulaire entre le vrai et le faux, un présent non présent, où les personnages-acteurs-auteurs peuvent vivre pleinement leur exil, aux dépens de toute une tradition théâtrale. Les trompe l'œil sont des trompe la mort, une forme de résistance à se maintenir dans le seul pays tangible - celui de la scène -

Jean-Louis Perrier

1. Ricardo Piglia, *Respiration artificielle*, André Dimanche, 2000.

Las ideas a été créé le 22 mai au Kunsterfestivaldesaris, à Bruxelles. Du 1^{er} au 3 septembre à la Bêtis, festival de Genève et du 7 au 16 octobre au Théâtre de la Bastille (festival d'automne à Paris).

La puissance du faux

Profondément jubilatoire, *Las Ideas* de **Federico León** plonge le public dans le processus de création du spectacle.

Soit deux amis, Federico León et Julián Tello, discutant sur une table de ping-pong où trônent un ordinateur et autres accessoires, "se soumettant à des épreuves par lesquelles ils cherchent à déterminer ce que devrait être le réel dans une pièce, ou ce qu'il est nécessaire de générer afin que la pièce paraisse réelle". Comment fabriquer du réel qui ait l'air vrai? Ne vaut-il pas mieux utiliser du vrai

whisky ou fumer vraiment de l'herbe plutôt que de les remplacer par du thé ou de l'eucalyptus? En quoi le faux peut-il se substituer au vrai et pourquoi? Certes, jouer en étant défoncé modifie le jeu. Mais si l'on doit jouer la défonce, pourquoi ne pas être tout simplement défoncé? Mais alors, comment maîtriser le jeu? L'authenticité est-elle garante de la véracité? Evidemment, on peut aussi mixer les deux et

combiner fiction et réalité. Par exemple, une bouteille avec 70% de thé et 30% de whisky.

Questionnement redoublé par la présence de l'ordinateur, troisième larron de *Las Ideas*, outil et acteur en puissance. Outil de falsification pour commencer, avec le film réalisé par l'un des protagonistes autour d'une jeune femme trisomique qui déguise des animaux en animaux : une tortue déguisée en crabe, un chien déguisé en agneau... Première hypothèse : si on charge le film sur YouTube, la fiction deviendra réalité, car elle existera en étant vue. De même qu'en se filmant pendant qu'ils élaborent et expérimentent des actions et en projetant ces images, ils donnent une matérialité au processus de création et en font sa matière, sous forme de mise en abyme aux reflets infinis, *ad nauseam* : "Lui : Bon, et maintenant nous sommes en train de visionner des

images dans lesquelles on nous voit, nous, en train de visionner d'autres images. Et en même temps, nous sommes en train de filmer le tout. Qu'est-ce que ça donnerait? Ça me donne la nausée."

In fine, un processus de création est comme un tamis qui ne garde qu'une partie de tous les essais qui préparent à son élaboration. Et s'il s'avère difficile d'en rendre compte scéniquement, l'ordinateur, lui, possède un outil exemplaire pour en faire la démonstration : la poubelle. Mise à contribution, la machine offre un finale étourdissant à *Las Ideas*, sous la forme d'un rêve dans lequel il combine et modifie tous les éléments du spectacle. Son émancipation est alors à la fois le gage et le gag ultime d'un spectacle qui nous rappelle qu'au théâtre, seule l'illusion est réelle. Et qu'à cette condition, on peut tout lui demander.

Fabienne Arvers

si l'on doit jouer la défonce, pourquoi ne pas être tout simplement défoncé? Mais alors, comment maîtriser le jeu?



Photo: Fabienne Arvers

Las Ideas

dramaturgie et mise en scène de Federico León, en espagnol surtitré en français.
du 7 au 16 octobre au Théâtre de la Bastille, Paris XI^e, tél. 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com
Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Pariscope – 30 septembre/6 octobre 2015

53 BASTILLE

(227 places) 76, rue de la Roquette (11^e) M^o Bastille 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com Loc. de 10h à 18h

A 20h jusqu'au Sam 3 oct A 21h du Lun 5 au Ven 9 oct Pl. 24 €
T.R. 14 à 17 €

Sonnets

De **Shakespeare**. Composition et direction musicale Frédéric Fréson
Direction artistique Richard Brunel Avec Nora Knef, les musiciens Frédéric Fréson, Philippe Thibault

Un hymne à la vie, généreux en amour et soucieux du monde

A 19h30 du Mer 7 au Sam 10 et du Lun 12 au Ven 16 oct. Dans le cadre
du Festival d'Automne à Paris

Les idées

Texte et mise en scène Federico Leon. Avec Federico Leon et
Julian Tello

Deux hommes se retrouvent autour d'une table de ping-pong. Ils s'échangent des idées autour de créations à venir

Les Inrockuptibles.fr – 5 octobre 2015

Réservez : Spectacles à ne pas manquer

05/10/2015 | 17h47

 [Twitter](#) 4

abonnez-vous à partir de 1€



"Las Ideas" Federico León au théâtre de la Bastille/Festival d'automne © Bea Borgers

Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 7 au 13 octobre

On se réjouit du retour du metteur en scène argentin Federico León en France avec *Las Ideas*, invité par le [festival d'Automne à Paris au théâtre de la Bastille](#) (du 7 au 16 octobre). Profondément jubilatoire, *Las ideas* entraîne le spectateur à partager *in situ* le processus de création du spectacle qui se trame sous ses yeux. Soit deux amis, Federico Leon et Julian Tello, discutant sur une table de ping-pong où trône un ordinateur et autres accessoires et "se soumettant à des épreuves par lesquelles ils cherchent à déterminer ce que devrait être le réel dans une pièce, ou ce qu'il est nécessaire de générer afin que la pièce paraisse réelle". Comment fabriquer du réel qui ait l'air vrai ? Ne vaut-il pas mieux utiliser du vrai whisky ou fumer vraiment de l'herbe plutôt que de les remplacer par du thé ou de l'eucalyptus ? Questionnement redoublé par la présence de l'ordinateur, troisième larron de *Las Ideas*, outil et acteur en puissance.

L'Officiel des spectacles – 7/13 octobre 2015

54 BASTILLE

(227 places) 76 rue de la Roquette (11^e) M^o Bastille 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com Loc. de 10h à 18h

A 19h30 du Mer 7 au Sam 10 et du Lun 12 au Ven 16 oct. Dans le cadre
du Festival d'Automne à Paris

Las ideas

Texte et mise en scène Federico León. Avec Federico León et
Julian Tello

Deux hommes se retrouvent autour d'une table de ping-pong. Ils s'en-
voient des idées autour de créations à venir.

Trois couleurs – 7 octobre/3 novembre 2015



FEDERICO LEÓN

Figure du milieu alternatif
de Buenos Aires,
le cinéaste et metteur
en scène de théâtre

Federico León
a récemment vécu un
crash d'ordinateur qui lui
a fait perdre toutes ses
données. Une tragédie
toute contemporaine
qui lui a donné l'idée
de *Las Ideas*, un portrait
de l'artiste au travail
confronté à des
accidents dont il choisit
de faire la matière
même du jeu.

★ au Théâtre de la Bastille
(Festival d'automne à Paris)

Un Fauteuil pour l'orchestre – 9 octobre 2015

« Las ideas » de Federico Leon au théâtre de la Bastille

oct 09, 2015 | Commentaires fermés

ff article de **Anna Graham**

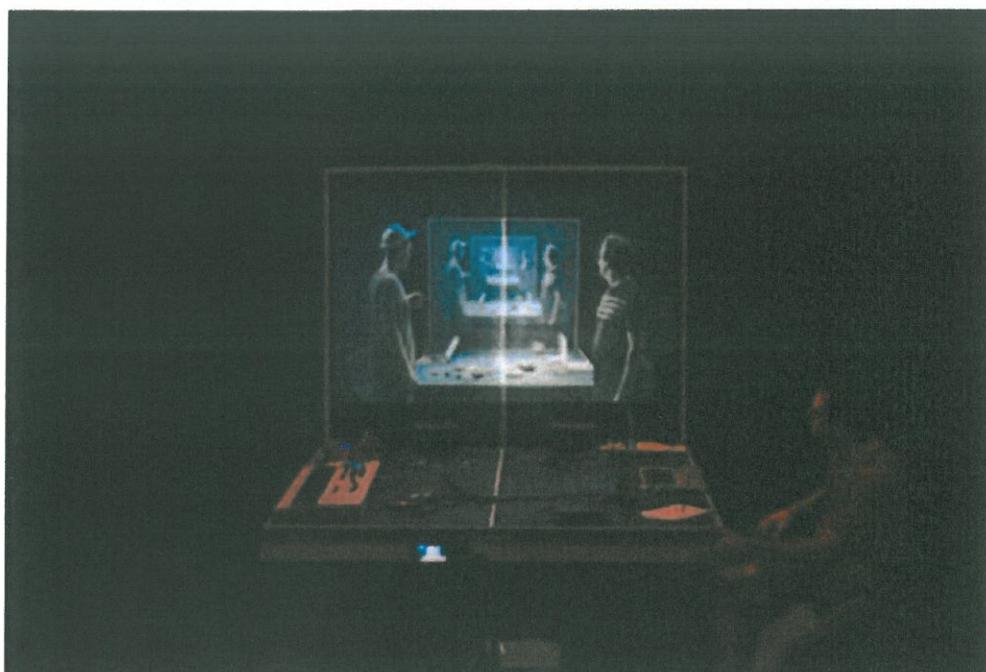


Photo: Ignacio Lasparra

Comment se construit une fiction ? Federico León, artiste argentin, invite le spectateur à observer le processus de création. Mais son atelier ressemble plus à une salle de jeu qu'à un espace de travail. Sur la table de ping-pong, un joyeux désordre, un synthé, un ordi, une caméra, des raquettes, crayons, papiers, bref tout un tas d'objets bien réels plus proches de l'industrie loisir que de l'entreprise imaginaire. Federico Leon, le metteur en scène, et son acteur fétiche Julian Tello arrivent sur le plateau en short à fleur, tee-shirt et baskets comme s'ils revenaient de la plage. Pourtant si leur allure décontractée de jeunes fumistes n'apparaît pas tout de suite comme une disposition au travail rigoureux, tout ce qu'il y a devant eux va peu à peu devenir matière à réflexion, va se révéler riche d'enseignements, et constituer un bout de l'œuvre en devenir.

Mais avant, ils regardent des vidéos sur internet, s'intéressent au travail d'autres artistes, mais d'abord ils explorent des regards différents du leur, qui pourraient les inspirer. Et ce faisant se filment en train de regarder. Ils fument, fument, discutent à bâtons rompus, jouent au ping-pong. Il y a entre eux quelque chose de l'improvisation, de l'indéterminé et s'ils sont à l'ouvrage ils paraissent bien désœuvrés.

Le spectateur qui a plus l'habitude de courir que de vagabonder, sera sans doute désarçonné par ce qu'il prendra pour un mal d'inspiration, car ce qui se déroule là, ce qui découle de cette réunion, ressemble à du bricolage.

Pourtant ce qui semble informel prend forme, pourtant sans application, ni zèle particulier, l'exploration des artistes avance à pas feutrés. Et de la même façon que le spectateur avait vu ce chien déguisé en mouton, il voit le déroulement de la démarche créative en train d'évoluer. Il entre dans la tête chercheuse de l'artiste, assiste à la naissance et la transformation des idées. Et les idées ne manquent pas, découlent les unes des autres, tout est analogie, tout est fécond.

De leur côté les acteurs se voient en train de regarder ce qu'ils ont filmé, se mettent à voir autrement, leurs esprits sont comme ces fumées, en perpétuel mouvement. Et ils s'enivrent de whisky, de ces vapeurs d'alcool qui n'en sont peut-être pas, qui ramenées au principe de réalité sont reformulées en théâtre. Ils profitent des arrêts sur image pour redessiner les contours de la leur, pour marquer la distance, pour voir ce que ça donne. Pour permettre cette vision des choses qu'on n'a pas encore eue. Pour redécouvrir. Pour multiplier les divisions qui s'opèrent, pour effacer l'inopérant. Ce joint qu'ils fument avec ostentation est-ce vraiment de l'herbe ou une illusion olfactive, en tout cas cette provocation cocasse pousse les portes de l'interdit, de la censure et de l'autocensure, sera la première jointure de ce cousu du vrai faux. Et cette table qui les avale, l'illustration de ce perpétuel va et vient, l'amorce de la disparition de ce formidable travail de recherche au profit des apparitions successives des strates de fiction.

Comment se construit un monde. Quelles influences et comment elles remontent en volutes de patchouli. Tout enregistrer, tout observer, tout disséquer, remarquer ce qu'on ne remarquait pas. Ne rien s'interdire, ne rien jeter mais pour mieux trier et choisir, éprouver, épuiser toutes les hypothèses de travail pour voir si elles résistent ou pas. Et ne jamais hésiter devant une fausse manœuvre et se servir des accidents, de tout ce qui provoque des réactions. *Voilà ce que ça donne.* L'appel à la petite amie, le vrai/faux coup de téléphone. La dépendance aux produits, aux proches, l'indépendance qu'offre le lâcher prise, la relation à l'étrangeté. Comment se fissurent les fermetures mentales, comment s'initient les ouvertures qui vont drainer la foule d'idées qui vont s'accumuler. Car chaque idée est un monde en soi, chaque proposition élargit le champ des possibles, se déploie, s'étire à l'instar de ce ballon blanc qui se dilate dans des proportions impossibles au point d'exploser. S'engage alors une seconde fiction. Celle d'un ordinateur qui rêve. Brasse les idées, l'idée de l'idée, élabore à partir de leurs tâtonnements, une histoire, qui l'air de rien avait commencé depuis le début du spectacle. C'est beau, captivant, intelligent. C'est réjouissant et optimiste. C'est une leçon de vie. Le spectateur possède désormais les règles du jeu de l'imagination, et peut s'il le veut convoquer sa propre existence, la réinventer avec d'autres, pour créer à son tour bien d'autres réalités.

Les idées

Dramaturgie et mise en scène de Federico Leon

Assistant mise en scène Rodrigo Pérez

Scénographie et accessoires Ariel Vaccaro

Lumière Alejandro Le Roux

Avec Federico Leon, Julian Tello

Du 7 au 16 octobre 2015 à 19h30 (Relâche le dimanche)

Théâtre de la Bastille

76, rue de la Roquette – 75011 Paris

Réservations 01 43 57 42 14

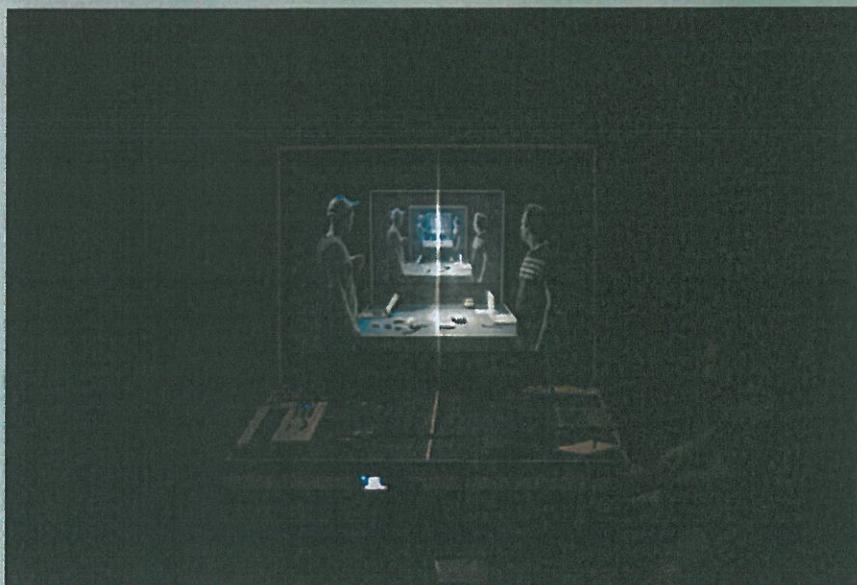
www.theatre-bastille.com

Délibéré .fr – 17 octobre 2015

Federico León

par René Solis 17 OCTOBRE 2015

À quoi rêve un ordinateur ? C'est une des questions que se pose Federico León dans *Las Ideas*, le spectacle invité par le festival d'Automne à Paris et qui vient d'être présenté au théâtre de la Bastille, avant de poursuivre une tournee européenne (1). Ce n'est pas une question théorique. Dans *Las Ideas*, l'ordinateur est un personnage au même titre que les deux protagonistes - un auteur-metteur en scène et un technicien - censés travailler à leur prochaine création. Le Mac a une fonction centrale : il stocke les différentes strates de la mémoire des deux autres, qui filment et enregistrent des séances de travail pour ensuite passer leur temps à les visionner. Une machine à remonter le temps conçue comme une galerie des glaces, où ils se regardent se regardant se regarder, et ainsi de suite. Il y a de quoi devenir fou, et le Mac n'y résiste pas qui finit par exploser en vol, comme si son rêve ne pouvait être qu'un cauchemar. Le conte fantastique n'est qu'un des fils d'un spectacle qui cherche moins à brouiller les pistes qu'à perturber la perception de la réalité, en la mettant perpétuellement en abyme : le temps présent - celui de la représentation - étant constamment englouti par le monstre du passé.



"Las Ideas" de Federico León. Photo: Bea Baryers

Si l'ordinateur est en surchauffe, les deux compères vivent les choses de façon décontractée. Quand il ne jouent pas au ping pong, ils fouillent dans le disque dur, à la recherche d'images susceptibles d'être utilisées dans la création à venir. Il y a le film porno remonté sans les séquences de cul - et quelque part dans la corbeille, les images censurées, prêtes à ressortir - et l'histoire de l'actrice trisomique qui invente des performances avec des animaux et transforme les tortues en crabes ou enferme des chiens vivants dans des peluches. L'allumage d'un joint donne lieu à un débat souriant à propos de l'effet produit sur les spectateurs qui auront tendance à penser que ce n'est pas un vrai joint et qu'il faudrait convaincre du contraire. Oui mais comment ? Sachant que fumer un joint sur scène pose sans doute de sérieux problèmes juridiques. Mieux vaut donc opter pour du faux. Oui, mais *quid* du joint que Julián Tello, compagnon de Federico León sur le plateau, allume durant cette discussion où ils sont censés être en train de répéter le spectacle à venir ? Autre débat : comment vider une bouteille de whisky sur scène, sans tricher - l'acteur doit boire de l'alcool pour de bon - tout en évitant l'ivresse ? Boire vraiment du whisky, tout en buvant vraiment du thé : la solution existe, et Federico León, qui sait parfaitement que le théâtre est moins l'art de créer de l'illusion que de bricoler du réel, la fournit volontiers aux spectateurs.



"Las Ideas" de Federico León. Photo: Bea Borgers

C'est toujours avec le sourire que Federico León poursuit une obsession qui ne tourne pas autour du vrai et du faux, mais de la perception du temps. Dans *Las Ideas* il joue avec ce que l'on pourrait appeler la polaroïdation du monde : la tendance à tout archiver dans l'instant, la croissance folle d'une mémoire qui envahit le présent, comme si la vie n'existait plus qu'à travers les preuves qu'on en garde. Une obsession du temps que l'on retrouve dans tous ses spectacles – dont *Yo el futuro*, où il réunissait sur scène trois générations d'acteurs se renvoyant la balle de la mémoire – et dont une partie du charme tient peut-être à la nostalgie de l'enfance, à la capacité de toujours tout remettre en jeu. Dans *Las Ideas*, lui même et Julián Tello sont deux mômes en train de s'amuser dans un coin du garage paternel ; la table de ping pong sert aussi de tableau noir ou d'écran de projection, et les histoires absurdes ou astucieuses qu'ils se racontent ne véhiculent aucun discours. Federico León n'a rien à prouver mais il a le sens de la poésie. À l'heure où plusieurs des figures de la scène théâtrale argentine – Daniel Veronese, Claudio Tolcachir, Mariano Pensotti – semblent quelque peu s'essouffler dans l'exploitation d'un néo-réalisme aux recettes sans surprises –, Federico León poursuit un chemin plus singulier.

René Solis

(1) 21 et 22 octobre, Festival International de Théâtre de Cadiz ; 27 octobre, Festival Bilbao Antzerkia Dantza, Bilbao ; du 5 au 7 novembre, Brut, Vienne ; 15 et 16 novembre, Festival Home Works, Beyrouth.



"Las Ideas" de Federico León. Photo: Bea Borgers